

« Vivre, même si la vie vous donne des claques »

Dans le bouleversant « Dessiner encore », Coco, dessinatrice à « Charlie Hebdo », raconte son 7 janvier, les tumultes intérieurs après l'effroi et le long chemin pour se relever. Cathartique

Claire Talgorn

c.talgorn@sudouest.fr

La vague l'emporte, l'avale, la recrache, l'étrangle. Elle se noie, coule, remonte à la surface, perd pied. Submergée. « Dessiner encore » débute comme ça. Par l'image d'une petite nana face à un monstre d'eau incontrôlable. Il est le fil conducteur du témoignage graphique bouleversant de Coco, dessinatrice à « Charlie Hebdo », sur son « 7 ». C'est ainsi qu'elle nomme le 7 janvier 2015, où sa vie a basculé, dans la cage d'escaliers du 10, rue Nicolas-Appert. Là où les frères Kouachi l'ont prise en otage et forcée, sous la menace, à composer le code d'accès à la rédaction. L'attaque a fauché dix vies (1).

Longtemps, Coco n'a pu partager « l'indicible, ces choses pas racontables ». L'échéance du procès des attentats de janvier 2015, l'an passé, a changé la donne. « Partie civile, j'ai voulu témoigner, explique-t-elle. Mais

traversées quand on est vivante, sans blessure apparente, alors que tant de familles ont été endeuillées. On n'a pas envie de passer pour une victime. »

Elle prend aussi conscience que, dans la société, le souvenir du 7 janvier s'étiolle peu à peu. Il est temps de « participer à cette mémoire collective. Les autres l'avaient fait (Luz, Catherine, Riss, Philippe Lançon, NDLR). Peut-être que j'étais prête, moi aussi, six ans après. » « Dessiner encore » sera son exutoire.

« Très seule »

Point de départ du récit, cette monstrueuse vague d'un bleu éclatant. Un bleu lumière (c'est son nom) choisi « comme un pied de nez à l'obscurantisme ». L'image métaphorique témoigne, pourtant, d'une souffrance abyssale. « Je me suis sentie très seule dans cette épreuve. Submergée, noyée, sous l'eau... La vague s'inspire de celle gravée par l'artiste Hokusai. Elle agit comme une griffe, une menace violente, lourde, incontrôlable, sur de petits navires. On ne sait pas s'ils vont s'en sortir. Ça illustre ce que je traversais. »

Ce chewing-gum liquide la poursuit au fil des pages. Où qu'elle aille. Quoi qu'elle fasse. Il est là. Indissociable des cagoules noires des tueurs qui hantent sa réalité et son imaginaire. Elle ne s'en sort pas, se

« Le dessin chassait temporairement les frères Kouachi de mon esprit. C'était vital »

comment raconter ça, ce que j'ai vu, ressenti ? C'est très dur de parler des difficultés qu'on a

« rend compte à quel point elle est traumatisée » chez un psy, contacté grâce à une pochette bleue, elle aussi. Dans ce chaos, le dessin remplace les antidépresseurs et les somnifères. Il anesthésie ses pensées négatives. « Je m'y suis plongée corps et âme. Il chassait temporairement les frères Kouachi de mon esprit. C'était vital. » Mais il la « bouffe » aussi. « Je ne faisais plus que ça. Je dessinais jusqu'à 3-4 heures du matin, je repoussais le moment du sommeil, où on se retrouve seule avec soi-même, où ils revenaient... » Coco, jeune mère de famille en 2015, évoque sa vie personnelle qui vacille avec pudeur. Les dessins sont muets. « Je ne voulais pas laisser penser que je me plaignais. Le soir, moi, je retrouvais ma petite fille... »

Le cerveau sur pause

L'émotionnel tourne à plein régime. Il y a l'effroi, l'impuissance, la solitude, l'incompréhension. La culpabilité, surtout. Une ribambelle de « et si ? », ces questions aux réponses vaines, inondent 13 pages du livre. « Et si j'avais tenté de les désarmer ? Et si j'avais pu alerter les autres ? » Plus tard, vient la culpabilité du survivant. « Quand la mort vous a frôlé à ce point, on ne se sent

pas légitime à vivre pleinement. Le bonheur prend à la gorge » et, écrit-elle, « il y a dans la beauté quelque chose d'insoutenable ».

Insoutenable aussi la succession d'attentats. Le 8 janvier, la policière Clarissa Jean-Philippe est abattue sur un boulevard à Montrouge. La dessinatrice habite à deux pas. « J'ai eu l'impression qu'on allait venir me chercher, moi aussi, juste après. » Quand l'attaque à l'Hyper Cacher survient, le lendemain, le cerveau de Coco se met sur pause. Un trop-plein. « Ça a

**« Aujourd'hui,
les choses sont plus
apaisées. Mais
je n'oublierai jamais »**

été un gros blanc. Dans l'après, il y a des choses dont on se souvient parce qu'elles nous marquent à vif et d'autres qui s'effacent parce qu'on n'est pas vraiment là. On est toujours dans le 7 et on n'en sort jamais vraiment. »

Deux flash-back viennent rompre le récit. Le rappel du procès des caricatures en 2007 et l'attaque au cocktail Molotov en novembre 2011, qui détruisit



PHILIPPE QUAISSE / PASCO

les locaux de « Charlie Hebdo ». Coco raconte ces événements de l'intérieur et s'interroge. « Aurait-on pu deviner ce qui allait se passer ? Il y avait eu des menaces, mais dans cette rédaction, la vie reprenait le dessus à chaque fois. C'était des esprits libres, bosseurs, marrants, engagés... » Elle ne peut s'empêcher de parler de ces disparus « fascinants ». Ils l'ont construite. On rit aussi souvent avec eux en tournant les pages de cette BD cathartique.

« Une lutte permanente »

« La vie, ce n'est pas d'attendre que l'orage passe, c'est d'apprendre à danser sous la pluie », disait Sénèque. Coco a fini par apprivoiser le mur d'eau. Sa « lutte intérieure » a payé. « C'est de ça dont je voulais parler dans ce livre, du chemin qu'on emprunte pour se relever,

BIO EXPRESS

1982 : Naissance à Annemasse.
2007 : stagiaire à « Charlie Hebdo ».
2008 : premiers dessins publiés dans « Charlie ».
2015 : attentat du 7 janvier.
2017 : illustre « Antigone » de Sophocle.
2019 : « Le Banquet » de Platon.
2021 : « Dessiner encore ».

d'une forme de résistance, de cette lutte permanente. Et aussi de ce pour quoi on vit : être libre, dessiner, rire. Ça parle de « Charlie », de la vie et de l'après. »

Sur l'ultime planche, elle flotte sur une mer calme au-dessus de deux ombres tapies dans des abysses noirâtres. « Aujourd'hui, les choses sont plus apaisées. Mais je n'oublierai jamais. J'ai continué à dessiner, je dessine encore (2). Si j'avais arrêté, les tueurs auraient fait taire un dessinateur de plus. C'était inconcevable. Il faut vivre même si parfois la vie vous donne des claques. »

« Dessiner encore », éditions Les Arènes
BD. 28 euros.

(1) Elle fera 12 morts au total.

(2) Coco prendra la suite du dessinateur Willem à « Libération » le 1^{er} avril.

Des fois,
ça va.



Des fois, ça me
submerge.



6

Ce monstre d'eau incontrôlable est le fil conducteur de cet album. LES ARÈNES